

Printemps arabe: où sont passées les femmes?

Delphine Minoui

En Egypte, place Tahrir, les femmes ont défié, dès la première heure comme ici le 4 mars 2011, les traditions patriarcales pour scander aux côtés de leurs maris des avalanches de slogans anti-Moubarak. (David Wagnières)



De Tunis au Caire, de Tripoli à Sanaa, les femmes sont sorties dans la rue pour dénoncer l'autoritarisme et le manque de liberté. Alors que ces régimes sont tombés les uns après les autres, leur devenir reste largement incertain face à de nouveaux acteurs politiques tentés, eux, par la religion

Publicité

Les liens

Dossier. [Printemps arabe, an II](#)

«Je ne pense pas que les Tunisiennes doivent s'inquiéter»

Publicité

A Sidi Bouzid, le berceau tunisien du Printemps arabe, elles ont bravé, à hauteur d'homme, les coups de matraque des miliciens de Ben Ali. En Egypte, place Tahrir, elles ont défié, dès la première heure, les traditions patriarcales pour scander aux côtés de leurs maris des avalanches de slogans anti-Moubarak. A Benghazi, en Libye, c'est par elles que l'insurrection contre Kadhafi a débuté lorsqu'elles ont osé protester contre l'arrestation de l'avocat de leurs maris disparus. A Deraa, en Syrie, leurs cris ont servi de détonateur à la contestation, après que leurs enfants furent torturés pour avoir dessiné des graffitis antigouvernementaux.

Epouses, sœurs, mères de famille... Partout, les femmes sont descendues dans la rue pour hurler Erhal (Dégage!) à la face des dictateurs. Mais, si le printemps a été leur saison de prédilection, l'hiver s'annonce aujourd'hui rigoureux. «En fait, la révolution au féminin ne fait que commencer», affirme [la romancière libanaise Joumana Haddad](#), observatrice avisée des révoltes qui embrasent les pays de sa région depuis un an.

Son constat est sans appel: «Après avoir manifesté et lutté pour la liberté, les femmes sont les grandes absentes du nouveau chantier politique en gestation. On ne les voit plus, on les entend à peine. Souvent, les hommes leur assènent qu'il y a d'autres priorités: lutter contre la corruption, bâtir de nouvelles institutions... Et, pendant ce temps, les groupes religieux gagnent du terrain. C'est frustrant. Pour moi, il n'y a pas de démocratie sans respect du droit des femmes!»

Inquiète, [Olfa Belhassine](#) l'est aussi. Lorsque nous l'avions rencontrée à Tunis, quelques jours après la chute de Ben Ali, cette journaliste du quotidien gouvernemental [La Presse de Tunisie](#) pétillait de joie. A la une du journal, la photographie des nouveaux symboles de la Tunisie libre – blogueuses, chanteuses, mères de jeunes martyrs de la révolution – venait enfin de détrôner l'omniprésent portrait de [Leïla Trabelsi](#), la redoutable épouse de l'ex-dirigeant tunisien, seule figure féminine autorisée à «briller» sous l'ancien régime.